

LES ECRITS PARLENT

La nuit est tombée. J'ai allumé le feu dans la cheminée, il gronde et dévore les bûches.

– Au dodo, dis-je, on n'a plus besoin de vous.

Mais aucune feuille ne bouge. Mon ton se fait menaçant :

– Allez, et plus vite que ça, rentrez dans vos tiroirs !

Un murmure parcourt les feuillets. Tous les écrits de toute ma vie sont là, éparpillés ou scotchés au mur de la salle où je suis venu les affronter. Je les regarde, étalés sur les chaises, vautrés sur le canapé, accrochés à la télé, allongés sur les fauteuils. Des centaines de pages. Il y en a partout. Il y a ceux que j'ai racontés en public, ceux que j'ai publiés sur internet et aussi ceux des tiroirs secrets.

– Encore un peu, un tout petit peu, murmure **la femme légère** en citant le début de son histoire : *Même si elle adorait la solitude et la tranquillité, il lui manquait parfois une présence masculine. Déjà, lorsqu'elle était à terre, rencontrer un homme qui vaille le coup n'était pas facile. Mais, à quatre mètres de hauteur, cela devenait pratiquement impossible...*

Les brigands. Ils ont choisi pour porte-parole l'un de ceux que je chéris le plus. Je cède, lâchement, car leur sommeil pourrait bien durer longtemps, peut-être même éternellement. Je peux bien manifester à leur égard un peu de pitié.

« C'est promis, après, on ira se coucher, renchérit **Le livre le plus beau du monde** en se présentant aux autres :

Ce soir là, l'homme était en train d'achever la dernière page du plus beau livre du monde et en éprouvait une joie immense. Soudain, on frappa. ...

Le conte me répète au nom du groupe :

« On ira se coucher, promis. Mais avant, tu nous racontes une histoire.

– Je n'en ai pas en tête, dis-je.

– menteur ! fait le conte du **Bouc de saint Baudile** en voletant devant mes yeux. Tu veux que je te souffle ?

Le matin, après avoir congédié son amant de la nuit, elle allait tôt à la paroisse Saint Baudile pour s'y confesser. Son repentir était sincère et sa résolution d'arrêter là sa vie dissolue venait du fond de son cœur.

Je dis au conte :

– Tais-toi, tu n'es pas correct !

Ce n'est plus un murmure que j'entends, c'est un grondement de révolte. Grincements de papier et paroles peu amènes s'échangent à voix basse : « pas correct ! ... monstre de suffisance... créateur indigne... lâcheté... assassinat d'écrits nouveau-nés... »

Comment mater cette révolte ? Je fais diversion et m'adresse aux histoires déjà racontées en public.

– Ces soirées, ça s'est bien passé, non ?

– Superbe ! font-ils.

Ils se congratulent en se lançant des claques amicales sur leurs feuillets épars :

– Ah mon cher ! fait la **Printante** au **cinquième feuillet**, votre vieille dame nous offre un de ces suspenses : *L'homme montra le feuillet à une vieille dame très sage. Elle lui dit : « ce sont effectivement des erreurs qui ne peuvent plus être réparées. Mais ce n'est pas là le plus grave... »*

– Mais non, mais non ! répond-il, ce n'est rien à côté de votre délicieuse jeune maman... Relisez-vous : *Vous êtes des fous. Moi je suis le printemps la Printante et j'ai envie de faire un enfant...*

Ils vont et viennent, se faisant des mondanités. Une vraie conversation de salon qui n'est interrompue que par **La crique de l'oiseau bleu** qui s'exclame :

– Mes amis ! N'oublions pas **Guillaume** !

Tous les épisodes de **Guillaume** s'avancent, genre triomphe modeste et déclament un extrait de la série : « *Quelle légende ?* » demande **Guillaume**. *Alors la femme lui raconte l'histoire de la reine de Miam miam et du Triphalle, et aussi celle de l'oiseau Houla houla* »

On entend des murmures flatteurs :

– Quel suspens !

– Tout y est, du philosophique...

– de l'éthique...

– ... et même du théologique ! »

Je suis aux anges, mais un grondement de révolte se fait entendre. Se rassemblant dans un coin de la salle à manger, les autres écrits marmonnent à voix basse :

– Chouchous, fayots...

L'homme méfiant ignore ce début de rébellion et clame :

– Moi, j'ai pris des risques en parlant d'un type qui glissait sur une peau de banane : *L'homme méfiant redevenu encore plus méfiant se dit « mon cœur est vulnérable. J'ai failli me faire avoir. »*

Dans le coin, le chahut s'amplifie.

– Orgueilleux... M'as-tu vu...

– Taisez vous, rugit soudain **Martha** en pointant vers eux un morceau de papier roulé en forme de doigt accusateur. Un écrit, c'est fait pour élever l'âme. Ecoutez-moi ! : *Quelque temps après le procès, Martha reçut un billet de sa fille qui disait : ton devoir est de m'aimer...*

Les textes du coin, le bec cloué, ne savent pas quoi répondre.

– Moi, dit soudain le **Banach** assis dans un coin la tête entre les mains, je ne m'aime pas. Je suis trop triste... *La vie était devenue un géant fou muni d'un gourdin... De temps à autres, un coup sur la tête...*

Je saute sur l'occasion et m'adresse à tous les écrits :

– Voilà. Enfin quelqu'un qui dit la vérité ! Il faut vous voir en face : vous êtes maladroits, bizarres, trop tristes ou trop osés.

J'ajoute à l'attention des **Carnets de veuvage** :

– Même vous, écoutez vous donc : « *Il fallait que je crie la saleté entrée dans mon cœur avant de me mettre en noir...* »

J'enchaîne en m'adressant à tous :

– C'est dur, je sais, mais ne vous faites pas d'illusion : vous n'êtes qu'un foutraque d'écrits épars.

La stupeur cloue tous les textes à leur mur ou à leur fauteuil.

– Donc, dis-je, pas de jaloux ni d'envieux. Vous êtes tous pareils, ceux qui ont été racontés et ceux qui ne l'ont jamais été, ceux qui ont été publiés et les autres. D'ailleurs, on va voir, dis-je pour leur asséner un coup de grâce. A quel genre appartenez-vous ?

Les histoires hésitent, penaudes.

– On ne sait pas...

Je triomphe :

— Voilà : vous ne savez pas. Il est impossible de vous répertorier, de vous définir et de vous classer. Mieux vaut vous remettre dans des endroits où vous dormirez tranquillement.

— Cela ne nous dérange pas d'être dans des tiroirs, commentent les écrits déjà racontés. L'important, c'est qu'on ait eu un moment de gloire sur scène.

A ces mots, les écrits qui n'ont pas été racontés fulminent :

— C'est dégoûtant! Vous êtes des veinards mais nous, on n'a même pas eu notre chance et on va mourir abandonnés.

Les autres se plient en quatre, penauds. Tout à coup **Je devrais célébrer**, un court poème magnifique dans son habit de papier, se détache du mur, se déplie et récite :

Je devrais oublier et cesser de t'écrire

Brûler mon bel élan, tuer mes souvenirs

Mais n'espère vraiment, amoureux pèlerin

Que le goût de ta bouche et l'ardeur de tes reins.

Il ajoute à mon égard :

— Avant de m'endormir pour toujours, je voulais mon moment de gloriole.

Je ne suis pas beau, dis voir ?

Puis, terrible, il m'apostrophe :

— Si tu m'as créé, si tu m'aimes, pourquoi ne veux tu pas me publier ?

Tous les textes recalés emboîtent le pas et se mettent à gémir en chœur :

— Oui... pourquoi pas nous ? On est moches ?

Je balbutie :

— Mais non, je vous assure, vous êtes beaux... Mais comprenez-le...

Nécessité de choisir... Ne pas choquer ... Refus des éditeurs...

Je fais volte face et m'adresse à **La soupe aux enfants** :

— Tiens, tu es un bon exemple. Mon vieux, il faut que tu acceptes de te voir comme tu es. Regarde toi lucidement, toi et ton histoire de meurtre. Allez ! Montre-toi !

Le feuillet vole et vient se poser devant mes yeux. Je lis à voix haute :

« *Mais on a notre petit Sébastien ! dit la maman. Il n'y a qu'à faire une soupe aux enfants comme dans l'ancien temps.*

« *D'accord, dit le papa, mais comment le découper ? Autrefois, les gens avaient des couteaux et des hachoirs, c'était facile.*

« *Tu n'y es pas du tout, dit la maman, on n'a qu'à prendre le couteau électrique, ça ira tout seul... »*

— Et tu aurais voulu que je te raconte ! dis-je et, pourquoi pas, que je te publie pendant qu'on y est !

Les feuillets s'agitent en tous sens, parcourus d'un frisson d'aise, enivrés de châteaux en Espagne. J'entends :

— Publiés ? ...Mais oui... Pourquoi pas ? ...On ne sait jamais ... Etre enfin lus ...»

L'assemblée des papiers se bouscule, s'agite en tous sens. Les feuillets tentent de se placer devant moi pour être à la première place, tous genres confondus. Je vois se presser les textes racontés, mais aussi les récits effrayants, les histoires difformes, les écrits ébauchés, les poèmes de chagrin, les vers sans rimes, les contes sans queue ni tête. Je gémis :

— Je ne peux pas, je vous assure, je ne peux pas...

La Clairière des fées joue des coudes, passe au premier rang, se campe devant moi et me dit d'une voix claire :

– La vérité, c'est que tu as HONTE.

– Comment ça, honte ? dis-je en battant en retraite.

– Oui, HONTE. Je te mets au défi : es tu capable de me mettre dans un livre qui sera aux étagères des librairies ? dit-elle en lisant ses premières lignes :

C'est une clairière au fond des bois.

Les fées y habitent depuis mille ans

Elles y dansent nues tous les soirs.

A minuit, trois d'entre elles racontent l'histoire du dragon bouc.

Celle qui raconte le mieux est élue.

On l'installe couchée face au ciel et on lui donne du plaisir

Autant de fois qu'elle sait dire des noms d'étoiles.

Derrière elle, les textes regardent la scène, intéressés. Une bagarre avec le créateur ? Comment va-t-il s'en sortir ?

« Et moi ? renchérit **La sorcière au chocolat**

Il était une fois une sorcière très méchante, mais qui ne pouvait faire du mal que s'il y avait du chocolat dans sa poche...

– Toi, lui dis-je, ce n'est pas pareil, tu n'es qu'un début d'histoire pas encore écrite, tu n'existes pas encore.

Le silence tombe sur l'assemblée. Une idée vengeresse me vient. Le feu... Ah tous ces textes qui me crient après, qui se plaignent, qui m'accusent... Et si... ?

Comme s'ils avaient deviné mes pensées, les feuillets s'envolent et s'éloignent de l'âtre. Le silence se fait, lourd. Et c'est alors que dans ce silence pénible j'entends soudain des petits cris, des soupirs obscènes. Pas de doute, on fornique pas loin d'ici. Saisi d'un soupçon, je me dirige vers la table recouverte de la grande nappe qui va jusque par terre et soulève.

Ah les brigands ! Mes textes coquins sont là et, les uns sur les autres, s'en donnent à cœur joie. Et vas y que je te fasse des choses entre petits papiers ! Une orgie. Un à un, ils s'enroulent sur eux-mêmes en forme de petites fesses dodues.

– Coucou, fait **La croisière** en me narguant. Tu te souviens quand tu m'as écrit ?

... *Moi : « Je suis certain que votre nature belle et généreuse doit alors devenir une véritable bête, un volcan ».*

Elle tremble et tout d'un coup :

« Pas là, me dit-elle tout bas, pas ici, je vous en supplie. Je vais hurler. Ce que vous me dites me rend folle. Je vous en prie, ayez pitié »

Je suis stupéfait. Moi qui pensais les avoir planqués dans mes tiroirs secrets ! Je les interpelle à voix basse.

– Qu'est ce que vous fabriquez ? Vous ne pouvez pas vous tenir tranquilles ? J'exige des explications.

– Ben, comme tu avais peur de nous montrer et qu'on s'ennuyait, on compense en se donnant du bon temps.

– Taisez-vous, dis-je à voix basse. Faites ce que vous voulez, mais bouclez-la. Je ne tiens pas à avoir d'ennuis. Vous nuisez à ma réputation.

— De toute façon, on existera toujours, dit **Laquelle ?** Ta véritable nature est dévoilée.

*....Flore fait asseoir le jeune homme sur une chaise et lui parle de l'amour
Elle lui dit que ce que les femmes aiment
C'est trois quart tendresse et le reste bestialité
Etre soumises en continuant à décider...*

– Tais-toi ! lui dis-je.

Je m'adresse au petit groupe sous la table et dit d'une voix terrible :

« Si vous continuez vos petits jeux, je vous jette au feu.

– Chiche, dit ***Et si on s'aimait ?*** Mais que diront tes muses inspiratrices ?

Nos âmes se caressent, s'emmêlent et se reconnaissent.

Ton désir est un velours sur ma peau enfiévrée.

Je te ferai boire à ma secrète source

Chacun de tes baisers réchauffe mon corps...

Vaincu, je rabaisse la nappe tandis qu'au dessous continuent les bruits obscènes. Je m'assieds dans le fauteuil, épuisé. Que faire ? Ils ont raison. Je n'ai pas le courage de les tuer. Mon regard se porte alors sur l'étagère où trônent mes livres professionnels. Enfin du solide, du correct, de l'éthique et du pédagogique. Là est ma planche de salut. Je m'adresse à eux d'un ton pathétique :

– Aidez-moi, ô écrits présentables ! Que dois-je faire ?

Leur sentence est nette et sans appel :

– Fiche au feu ce ramassis de textes épars sans queue ni tête, tous. Cela vaudra mieux pour tout le monde. Nous au moins, on est vraiment utiles et on est lus par des gens bien. Nous au moins, on donne une bonne image de toi. Alors un conseil : remets tous ces merdeux dans leur tiroir ou, mieux encore, brûle-les.

Un frisson de terreur parcourt l'assemblée des manuscrits. Le feu gronde comme l'enfer.

C'est alors que le vent se met à souffler, une vraie tornade. Les feuilles de papier couvertes de mots tentent de résister, s'accrochent, mais finissent par céder. Un tourbillon de feuilles volantes envahit la pièce et certaines se roussissent les coins en passant trop près des flammes. Au secours ! C'est comme un cyclone, avec des feuilletés aspirés dans une nuée centrale. Je les vois s'agréger les uns les autres, se mêler. ...

Il y a un vacarme de papier froissé puis tout s'apaise et se transforme. Une forme apparaît, d'abord vague avec un torse et des jambes, puis plus précise. Le blanc du papier se teinte des couleurs de la vie et je vous vois apparaître, vous ma lectrice, vous mon lecteur. Vos yeux sont vivants, ce sont les yeux du cœur.

Vous vous installez sur le fauteuil. Paisiblement, vous m'expliquez que ces textes, c'est vous-même autant que moi. Vous me dites que, comme les personnages que j'ai inventés, vous avez eu vos passions secrètes, vos rêves parfois étranges, vos fantasmes indicibles, vos joies et vos chagrins. Vous me dites que, comme moi, vous avez un corps et aspirez en même temps au divin. Vous me dites que c'est cela l'humanité et que ces textes que je voulais remettre au tiroir témoignent de notre humanité, la mienne comme la vôtre. Vous me dites qu'ils peuvent être acceptés ou rejetés, aimés ou détestés, mais qu'ils dépassent ma personne et qu'il faut les offrir au monde.

Nous parlons au coin du feu qui peu à peu s'est fait sage. Puis vous vous levez et désignez mon cœur. « Toujours, dites vous, c'est dans le cœur que se trouvent les réponses aux questions éternelles. »

Et nous bavardons tard dans la nuit, pleins de tendresse pour nos misères et d'émerveillement pour nos splendeurs.

François Delivré, 2006-2013

Lectrice, lecteur

Si l'un des textes mentionnés vous intéresse, il vous suffit de m'adresser un mail et je vous l'enverrai.